

Le quatrième roman de langue française d'Amin Zaoui publié en France (non paru en Algérie) en 1999 porte le titre de *Razzia*. Si l'on revient à l'étymologie du mot, la razzia vient du mot arabe algérien *rhâzya*, qui lui vient du mot arabe classique *rhazâwa*. Dans cette dernière, le mot réfère à une bataille, à un combat livré. Il désigne d'ailleurs les différentes batailles menées par le prophète lui-même comme celle de *Badr* ou d'*Ohod*. Le français en récupérant ce mot lui a inculqué une charge sémantique négative dans le sens qu'il désigne l'« *attaque qu'une troupe de pillard lance contre une tribu, une oasis, une bourgade, afin d'enlever les troupeaux, les récoltes, etc.* »¹.

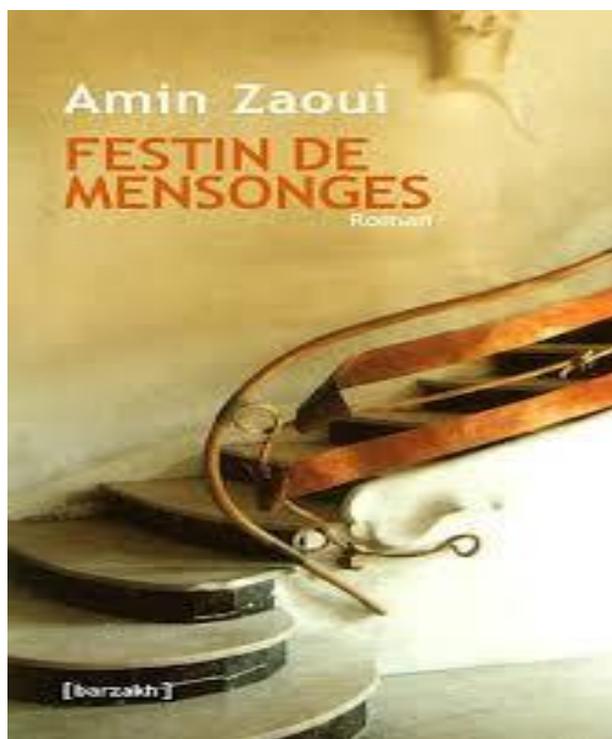
Et ce transfert de sens d'une position positive, celle d'une bataille qui s'inscrit dans l'art de la guerre, au service d'une noble cause, dans le cadre de la guerre sainte, vers une position négative de rafle mesquine d'une bande de pillard sur une population démunie, est désacralisant en soi. Le prophète de l'Islam n'a pas seulement été un homme prêchant la parole divine mais il a aussi été un guerrier, un fin stratège et un général meneur d'hommes et ce jusqu'à la reconquête de la Mecque. Toutes les batailles menées sont désignées en arabe par le mot *razzia*. Et l'usage de ce terme par Amin Zaoui, pour titrer un roman en français, pour un lecteur français, réactive tous les clichés négatifs emmagasinés chez ce dernier et que le contexte de la publication accentue.

Clichés que suggère d'ailleurs la photo de la couverture de l'édition originale du roman et qui représente un cavalier musulman qui du haut de sa belle monture transperce de son glaive un soldat. Le sacré est ici suggéré dans une représentation binaire avec à droite, un combattant de Dieu dont le blanc du voile qui couvre son cou contraste avec le noir de sa barbe, avec un halo de lumière qui entoure sa tête et un oiseau édénique qui vole juste au-dessus de lui dans une posture qui suggère la montée vers le ciel, siège du paradis. Le glaive de ce cavalier est à double pointe comme celui d'Ali, gendre et cousin du prophète. Et à gauche, un soldat chauve, un moustachu sans barbe, à mi-chemin entre homme et animal du fait qu'il a deux cornes au-dessus du crâne et des pieds de chèvres avec deux petites excroissances à l'arrière du pied. Ces cornes et ces pieds sont peints en rouges en référence au diable. Un rouge rappelé par le sang qui se déverse de l'épée qui a transpercé le corps de ce mécréant.

¹ - *Dictionnaire de langue française Le Petit Robert*, entrée [Razzia], 2009.

En 2007, Amin Zaoui publie dans une co-édition en Algérie, chez Barzakh, un premier roman en français (son cinquième en comptant ceux édités uniquement en France) qui porte le titre *Festin de mensonges*. D'emblée, Zaoui invite son lecteur à « *un repas de fête, au menu copieux et soigné* »². Et le menu annoncé n'est autre qu'une série de mensonges. Ce qu'il affirme avec l'exergue qu'il choisit pour ce roman sous la forme d'une reprise d'un dicton arabe proposé au lecteur dans les deux langues d'écriture de notre auteur : « *إن أعذب الشعر أكذبه* » « *Les poèmes les plus exquis sont ceux du mensonge* ». Or nous savons la sacralité de la vérité en Islam et l'interdiction formelle pour tout musulman de mentir. Le lecteur en abordant ce texte se retrouve d'emblée profanateur du sacré dans la mesure où il donne vie par son acte de lecture à une parole mensongère. Il viole donc un interdit qui paradoxalement lui procure un plaisir, ce fameux « plaisir du texte » dont parle Roland Barthes. Et Zaoui trouve un malin plaisir à marteler, tout au long du texte, ce dicton dans sa langue d'origine le transformant ainsi en refrain. Et l'usage de l'arabe ajoute plus de poids à la force significative de ce dire que Zaoui modifie en remplaçant le mot poésie par le mot parole (الكلام). Ce que nous interprétons par l'orientation prosaïque proche de l'oralité littéraire de l'œuvre de Zaoui.

La couverture de ce roman dans son édition algérienne, à la différence de celle de son édition française qui se présente sans aucune illustration imagée, représente un escalier de style art nouveau. Escalier qui par sa structuration sinueuse, suggère selon nous, l'espace nuit, lieu et temps de tous les plaisirs. Cette image pourrait suggérer aussi l'action de monter les marches menant symboliquement vers les cimes, vers ce huitième ciel, titre d'un de ses romans de langue arabe, lieu de résidence selon Zaoui des poètes menteurs :



² - Dictionnaire de langue française Le Petit Robert, entrée [Festin], 2009.

Le troisième roman paru en Algérie porte le titre : *Le dernier juif de Tamentit*. Ceci fixe chez le lecteur un horizon d'attente, celui de connaître l'histoire du dernier des juifs qui ont peuplé jadis la région du Touat algérien, à Tamentit. Un titre qui rappelle celui d'un film américain qui a marqué l'imaginaire des algériens, *Le dernier des Mohicans*. L'idée justement d'une extermination n'est pas loin et nous pensons que Zaoui la suggère quelque part. D'autant plus qu'il emboîte le pas de l'auteur américain Noah Gordon qui publia un roman historique sur l'Inquisition en 1999 intitulé *Le dernier juif*. Ou encore d'une photo prise pendant la seconde guerre mondiale retrouvée avec à son verso la mention manuscrite : *Le dernier juif de Vinnytsia* et qui représente un soldat allemand tenant en joue un juif au bord d'une fosse commune et s'appêtant à l'exécuter.

Or la question des juifs d'Algérie reste un sujet tabou que l'on aborde avec des gants. D'autant plus que le statut conféré par le décret Crémieux pendant la colonisation française aux juifs autochtones et la prise de position de ceux-ci lors de la Guerre de libération Nationale a ajouté de l'huile au feu. Un feu ranimé par la question palestinienne. Zaoui quant à lui prône un retour aux sources, à cette cohabitation pacifique, en proposant avec une note de nostalgie ce titre. Le sacré n'est jamais loin car dans l'imaginaire musulman, le peuple juif est le peuple maudit, condamné à une perpétuelle errance, et que le seul salut possible est une reconversion à la dernière religion révélée, l'islam. Ce qui n'empêche que même du temps du prophète, les musulmans ont cohabité avec les gens du livre dans la tolérance la plus absolue.

Zaoui met justement en exergue à ce roman un long poème du soufi Ibn Arabi (1165-1240) dans lequel il bannit les religions du fait qu'elles engendrent le rejet des uns par les autres. Ibn Arabi se dit à la fin adepte de la religion de l'amour, seule capable de réunir en son sein l'humanité. Un poème transcrit en français puis en arabe que nous transcrivons intégralement vu son importance dans l'intelligence de nos propos :

*Encore hier je reniais mon ami
Si ma religion n'était proche de la sienne
Mais aujourd'hui, mon cœur devient capable de toute image :
Il est prairie pour les gazelles, couvent pour les moines,
Temple pour les idoles, une Kaaba pour le pèlerin,
Tablettes de Torah et livre du Coran.
Je suis la religion de l'amour, partout où se dirigent ses montures,
L'amour est ma religion et ma foi.³*

3 - لقد كنت قبل اليوم أنكر صاحبي
إذا لم يكن ديني إلى دينه داني
لقد صار قلبي قابلاً كل صورة
فمرعى لغزلان و دبر لرهبان
و بيت لأوثان و كعبة طائف
و ألواح توراة و مصحف قران
أدين بدين الحب أنى توجهت
ركائبه فالحب ديني و إيماني.

Avec un tel exergue, Zaoui se positionne et place son texte en digne héritiers de la philosophie soufie prôné par le grand maître (الشيخ الأكبر) Ibn Arabi. Le lecteur d'emblé se retrouve face à des questionnements de l'ordre du sacré. Implicitement, il est incombé à Dieu, source des religions révélée, la division que connaît l'humanité. Ce qui rappelle les propos de Mehdi, protagoniste du premier roman en langue française de Zaoui, *Le sommeil du mimosa* : « Si Dieu n'avait pas créé le vendredi d'Oran, le samedi de Tel-Aviv et le dimanche de Paris, le monde ne manquerait pas de joie »⁴. Quoique par cet exergue, nous voyons bien la retenue dont nous parlons dans ce sous-ensemble romanesque car Zaoui ne dit pas sa pensée explicitement mais la suggère en s'appuyant sur ceux d'Ibn-Arabi.

La couverture de ce roman est une représentation imagée des guerres de religions dans la mesure où elle présente une citadelle, un ksar saharien fortifiée. Le lecteur ne peut que se représenter à l'esprit l'idée de remparts nécessaires à défendre sa religion et celle des siens, même au fin fond du désert :



⁴ - ZAOUÏ Amin, *Le sommeil du mimosa*, op.cit., p. 113.